

A propos d'un critique qualifié de "myope"

(Suite et fin)

MATTHEW ARNOLD a dit du mal de ses compatriotes — sur ma foi ! ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Mylord Demolins, explique la prétendue "supériorité des Anglo-Saxons" par l'excellence de leurs écoles secondaires. Mathew Arnold, lui, explique "le sens faussé de la beauté, l'apport mesquin d'intelligence et de savoir, les mémoires rudes et communes" qui règnent dans la classe bourgeoise en Angleterre, chez les Philistins, comme il les appelle, par l'infériorité ou plutôt le manque d'écoles secondaires. (Et cela, en Amérique comme en Angleterre). — Or, Mathew Arnold n'avait pas de fortune personnelle ; il a fait toute sa carrière, gagné sa vie pendant plus de trente ans, en qualité d'inspecteur des établissements d'éducation. Il doit donc bien s'entendre dans ces questions ; aussi bien que le susdit M. Demolins, dans tous les cas.

Notre auteur s'est placé à un point de vue très élevé, pour blâmer et régenter ses compatriotes : au point de vue du poète, du lettré, du philosophe.

"Matthew Arnold, l'écrivain de ce siècle qui a été le plus versé dans la connaissance et la culture des anciens, a écrit un critique de Londres d'une grande réputation, dans une étude très impartiale qu'il lui consacre, a été aussi celui qui a le mieux interprété l'esprit de son pays et de son temps."

S'il eut fait un voyage en cette province et qu'il eut voulu nous conseiller avec sagesse, il nous eut dit sans doute : "Mes amis, votre pays est jeune, cultivez avec soin les précieuses qualités de votre race, mais en même temps faites tous vos efforts pour conquérir l'indépendance matérielle. Assurez-vous le bien-être ; enrichissez-vous, si vous le pouvez, non pas dans la spéculation, non pas à la bourse, mais par le développement des ressources naturelles de votre sol. Ayez des ingénieurs, ayez des mécaniciens ; construisez des canaux, des ponts, des chaussées, des usines, des routes carrossables ; rendez libre le cours de celles de vos rivières qui sont obstruées, songez surtout à conserver intégralement la possession de toutes vos richesses : forestières, agricoles, minières, de vos forces hydrauliques. Encouragez pratiquement la colonisation. Agriculteurs Canadiens-français, ayez l'horreur du crédit, ne vous endettez jamais ; initiez-vous à de saines notions de calcul, de bon équilibre économique et qu'elles soient votre sauvegarde : Efforcez-vous encore à acquérir les connaissances techniques qui — l'ère de grande activité industrielle s'étant levée pour votre province — vous permettront de prendre et de conserver les meilleures situations et vous empêcheront de subir le joug des étrangers."

Les Anglo-Saxons, eux, possédaient déjà ces notions-là ; la bourgeoisie anglaise a créé à peu près tout ce qu'elle avait à créer dans le domaine matériel. Matthew Arnold leur crie : *Excelsior* ? Montez plus haut ! Conquérez d'autres forces, d'autres puissances : "celles de la beauté, de l'intelligence, du savoir et des bonnes manières." Vous admettez, cher confrère, que dans cette partie de ses études, où le célèbre sociologue prêche l'affinement des âmes, l'élévation des esprits, où il recommande de rendre la civilisation intéressante et où il cite avec tant d'apropos Platon, Goethe, Vauvenargues, Renan, Amiel, Carlyle, il a des pages superbes.

Dans son troisième article, "*Encore un mot sur les Etats-Unis*," Matthew Arnold n'a pas prétendu écrire une page d'histoire. Plein d'admiration pour les institutions américaines et irrité des bévues, qu'à son sens, commettait le gouvernement anglais (car, il est permis de supposer, après tout, que même la Chambre des Communes de Londres, même celle des Lords, même les ministres peuvent, par hasard, commettre des bévues) ; il a cherché, comme tout autre publiciste de revue, à disséquer le mal, appréciant les faits à sa façon, et à suggérer les remèdes qu'il croyait excellents, se basant sur l'exemple donné par l'Amérique. Il n'est pas allé plus loin.

J'avoue que je ne suis aucunement renseigné sur ces affaires d'Angra Peguena, de Majuba Hill, ni sur les embarras de Lord Kimberley, ni sur la manière dont Lord Granville s'est fait rouler par le prince de Bismarck, dont il est question dans cette troisième étude. Je n'en dirai rien. Mais, j'ai des données beaucoup plus précises sur le mauvais gouvernement dont depuis plusieurs siècles, a été affligée l'Irlande, sur l'oppression et la tyrannie dont a été victime l'Ile d'Émeraude ; les suggestions de Matthew Arnold à ce sujet m'ont paru excellentes. L'Irlande ne serait-elle pas capable de se gouverner elle-même, si elle était divisée en trois ou quatre provinces, ayant la même autonomie relative que les provinces du Canada ; alors que des Îles Britanniques constitueraient une confédération et que chaque division provinciale enverrait des députés à Westminster ? Ne semble-t-il pas que l'on devrait essayer le remède proposé ?

Je termine. Je me suis permis de faire autant de compliments à l'Angleterre, sur la manière dont elle a su se gouverner depuis le XIII^e siècle, que M. Melchior de Vogüé, cité par M. Hector Garneau. C'était au cours d'une conférence faite à l'Université Laval, l'hiver dernier (une conférence confidentielle, dirai-je, que je me suis faite à moi-même, à moi presque seul ; car à peine quelques personnes distinguées occupant les trois ou quatre premiers rangs de sièges m'ont entendu).

Comme je ne suis pas coutumier de ce fait — des compliments à Madame Al-

bion ; je demande la permission de rééditer deux ou trois phrases que je considère d'ailleurs, comme inédites :

"De l'Angleterre, je ne dirai qu'un mot. Les Anglais ont raison d'être fiers de leur histoire. Les premiers, en Europe, ils ont connu une liberté relative, l'amour exclusif de leur race et de leur île. Ils ont été favorisés de plusieurs générations de grands politiques ; ils ont su profiter de toutes les occasions favorables ; ils ont pris tout ce qui leur convenait et ont successivement installé plus ou moins solidement leur drapeau sur tous les points du globe. Dans les guerres européennes auxquelles ils ont été mêlés, ils ont toujours eu le talent de garder pour eux la meilleure partie des dépouilles, la part du lion. Ils ont compris très tôt l'importance que le capital était destiné à prendre dans le monde et se sont hâtés de s'enrichir par tous les moyens."

La race est industrielle, elle a de l'esprit de conduite, elle a le sens du commerce et des affaires ; elle ne se paie ni de mots, ni de considérations sentimentales.

"Elle n'est pas chevaleresque, certes elle ne se fait pas le champion du faible, elle a atrocement maltraité l'Irlande et s'acharne contre l'héroïque peuple boër qui faisait pourtant un excellent usage de sa liberté et de son autonomie. J'ignore ce que l'avenir réserve à Albion, mais jusqu'à présent, il faut le reconnaître, elle a pratiquement mieux mené sa barque qu'aucun peuple du continent européen."

Je ne sais pas, en y songeant sérieusement, si je répèterais la même opinion. Une société qui, après plusieurs siècles d'une prospérité admirable, a encore à sa base le paupérisme, le *sweat-system*, l'oppression de nations sœurs ; qui se fait gloire de soumettre des peuplades qui trouvent leur manière de vivre conforme à leur propre nature et se soucient peu des civilisations européennes... Je n'ose affirmer que cette société se reconnaîtra comme "la mieux gouvernée dans la Vallée de Josaphat" quand elle aura pour concurrentes, la Suisse, la Hollande et la République Nord-Américaine.

Et voilà pourquoi j'ai traduit les *Études sur les Etats-Unis* de Matthew Arnold.

EDMOND DE NEVERS

FAUTES A CORRIGER

NE jamais écrire avec l'abréviation St., le mot saint qui précède quelques noms de rues : *Saint-Denis, Saint-Augustin, etc.*

Ne pas dire : *je m'en rappelle*, qui n'est pas grammatical, mais : *je me le rappelle*.

Quand on a beaucoup de cœur on dédaigne d'en faire paraître ; se sentir riche empêche de montrer sa bourse.

MME BARRATIN.